

Laval théologique et philosophique



VAN PARYS, Jean-M., S.J., *La vocation de la liberté. Étude de la liberté d'après les principales oeuvres philosophiques de Maurice Blondel. Un volume broché (15 x 24 cm) de 218 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968*

FLAMAND, Jacques, *L'idée de médiation chez Maurice Blondel. Un volume broché (16 x 24 cm) de 598 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1969*

H. Declève

Volume 26, numéro 3, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020197ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020197ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Declève, H. (1970). Compte rendu de [VAN PARYS, Jean-M., S.J., *La vocation de la liberté. Étude de la liberté d'après les principales oeuvres philosophiques de Maurice Blondel. Un volume broché (15 x 24 cm) de 218 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968* / FLAMAND, Jacques, *L'idée de médiation chez Maurice Blondel. Un volume broché (16 x 24 cm) de 598 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1969*]. *Laval théologique et philosophique*, 26(3), 319–321. <https://doi.org/10.7202/1020197ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1970

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

semble pas engager le problème du laïc dans des voies nouvelles.

4. *Vatican II. D'un débat sur le laïc à un débat sur le prêtre*. Deux chapitres : *la pensée du Concile sur le laïc et la fin d'une église cléricale* où il est question du laïc, faux problème ; des rapports de l'Église et du monde et du sacerdoce ministériel.

L'auteur conclut en disant : « Les perspectives ouvertes par le Concile, l'air de liberté qui circule pour le moment à profusion dans l'Église et qui, quoi qu'on en dise, est signe de santé, doivent empêcher que le prêtre ne se sente frustré et s'imaginer n'être qu'un inutile, un marginal. Au contraire, fidèle à sa vocation essentielle, qui est la vocation chrétienne, attentif aux requêtes profondes des hommes, et relisant la Révélation à la lumière des signes de notre temps, qu'il retrouve toute la grandeur et l'humilité de son charisme sacerdotal, service essentiel de la communauté chrétienne ».

Une abondante bibliographie d'ouvrages de langue française ou traduits en français accompagne ce livre dont la lecture ne se fait pas en quelques heures mais qui récompense amplement celui qui l'entreprend.

A.-M. PARENT

VAN PARYS, Jean-M., S.J., *La vocation de la liberté*. Étude de la liberté d'après les principales œuvres philosophiques de Maurice Blondel. Un volume broché (15 x 24 cm) de 218 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968.

FLAMAND, Jacques, *L'idée de médiation chez Maurice Blondel*. Un volume broché (16 x 24 cm) de 598 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1969.

Deux livres sur Blondel. Deux auteurs ; l'un prêtre, théologien et philosophe. L'autre laïc, penseur chrétien, diplômé en philosophie et en théologie.

M. Flamand estime que le problème — ou le mystère — de la médiation est l'un des

sommets privilégiés, l'un des centres de perspective à partir duquel la vue embrasse l'ensemble de la pensée et de l'œuvre de Blondel (F. 5). Et une phrase de *La philosophie et l'esprit chrétien* lui donne littéralement raison. Quant au P. Van Parys, c'est la quête de la liberté qui lui paraît constituer la genèse et la trame de l'œuvre de Maurice Blondel (VP. 1). Et le texte de *L'Action II* qu'il apporte pour appuyer cette première affirmation n'emploie pas le mot de liberté. N'empêche que sa citation implique bien le thème et décrit l'acte libre.

Aucun des deux auteurs n'entend exposer l'ensemble de la philosophie blondélienne. Tous deux pourtant veulent en faire saisir le mouvement et l'unité. On peut estimer qu'ils y parviennent l'un et l'autre, malgré la différence des perspectives et de la rigueur méthodique.

Flamand abordera le problème de l'Incarnation et de son motif ; il consacre aussi un appendice à Blondel et Teilhard, un autre au rapport de la grâce et de la nature selon Blondel et K. Rahner. Deux notes, soit dit en passant, qui effleurent plus qu'elles ne traitent. Van Parys fait évidemment voir l'existence au cœur de l'action d'un vœu inefficace du surnaturel. Mais nulle part il ne déborde le cadre de la philosophie proprement dite.

Flamand utilise largement les inédits, des remarques orales de Mlle Panis, les notes dactylographiées par les soins de M. Méry. Il étale une bibliographie dont les divisions méthodiques rendent du reste la consultation malaisée. Pour ce qui est de la documentation proprement blondélienne, sa liste est à certains égards plus complète que celle de Van Parys. Elle cite par exemple un article de Ossa, dans la RAM de 1962, *Possession de l'être et abnégation...*, qui éclaire justement le thème de la liberté chez Blondel. Mais par ailleurs Flamand ignore des textes importants pour son sujet à lui, comme les deux lettres de Blondel à J. Maréchal parues dans les *Mélanges J. Maréchal*, I, 1950, comme aussi l'étude de De Jaer et Chapelle sur *Le noétique et le pneumatique* dans RPhL en 1961.

Signalons ici l'excellent Appendice C (F. 515-541). Il s'agit d'une table des noms

propres figurant dans les œuvres principales de Blondel. Ce travail de repérage rendra de grands services aux historiens et à tous ceux qui se soucient de rencontrer la méditation concrète du philosophe.

Van Parys de son côté donne sobrement une bibliographie de textes *imprimés* de Blondel depuis 1893 jusqu'en 1962 ainsi qu'une liste d'ouvrages qui concernent son sujet. Dans son livre pourtant, il se borne à utiliser les deux éditions de *L'Action, L'Être et les êtres* et *La Pensée*.

Les remarques qui précèdent font apparaître des différences de tempéraments. Différences importantes, nous semble-t-il, parce qu'elles font mieux saisir en retour les ambiguïtés d'une philosophie dont l'unité cependant est incontestable.

La thèse de Van Parys est claire : Blondel montre que la liberté ne saurait se réduire, comme l'esprit moderne s'y laisse facilement aller, à l'ordre de l'efficience. Si son essence n'est pas aussi et d'abord finalité, il n'y a plus moyen de comprendre ni son apparaître, c.-à-d. sa liaison à des déterminismes nécessaires qu'elle transcende immédiatement, ni le mouvement dialectique qui l'unit à la pensée, ni l'historicité ontogénique qui lui fait sans cesse découvrir en elle-même la norme qu'est l'être. Pas moyen de percevoir non plus comment, dans l'exercice même de la liberté, se dévoile cette unique nécessité d'égaliser le sujet à lui-même, nécessité qui consiste, pourrait-on dire, en une alternative, celle du refus ou du consentement fidèle, et qui se découvre ainsi comme impraticable sans le don gratuit vers lequel l'orienté son propre renoncement. De plus, si la finalité de l'infini ne sous-tend partout le choix, le rapport de la pensée et de l'agir devient inintelligible. La pensée en effet est double. Elle est le connectif universalisant, visant l'éternel et ainsi le monde comme totalité unifiée. Mais elle est aussi cette expression singulière du multiple qui est aspiration, assimilation et expiation du milieu universel. Or l'unité de ce double dynamisme, si elle éclaire en tout point la liberté, n'aurait pas de sens à moins d'être aussi option concrète de penser pour la vie, à moins de se faire rattachement, non pas à une idée fixe de l'éternel ni à de

multiples objets, mais à l'ordre de la communion et de la générosité dans lequel l'idée abstraite de Dieu reçoit un contenu concret. Il faut admettre encore que l'être humain ne peut ni trouver sa consistance ontologique, ni vivre sa participation à l'ensemble du créé sans une option libre qui se fonde dans une tendance voulue, bien qu'inefficace, vers Dieu lui-même.

Le lecteur aura remarqué que les structures de l'acte libre tout comme sa portée, son « toujours-déjà » comme son « jamais-encore », sont ainsi étudiées selon des niveaux allant de la saisie phénoménologique à la détermination métaphysique en passant par la réflexion comme telle, sans cependant établir de rupture entre elles. Van Parys est ainsi parvenu à maintenir tout l'élan de la première *Action* en cueillant dans cette seconde philosophie de Blondel qu'est la « trilogie » non pas le fruit mûr mais quelques fruits de l'anthropologie fondamentale établie en 1893.

Le pivot de la méditation est sans doute le mouvement « de l'efficience à la finalité par l'incarnation de l'intention » (VP 107-123) dans lequel se déploie, en 1937, la distinction entre volonté voulante et volonté voulue explicitée 44 ans auparavant. L'incarnation de l'intention, c'est l'acte concret dans lequel la liberté se manifeste — selon des expressions de Blondel — comme raison suffisante de l'action et fait de celle-ci en quelque sorte le sacrement intellectuel qui donne à la pensée son *vinculum substantiale*, c.-à-d. le lien qui, m'insérant au réel, rend ma pensée mienne avec et pour autrui.

L'étude de la liberté mènerait ainsi à celle de la médiation. Car le lien substantiel est bien médiation entre pensée et liberté, entre le sujet et lui-même, mais aussi entre l'homme et l'univers, entre le naturel enfin et le Surnaturel au sens philosophique que Blondel donnait à ce terme pour désigner une fin absolue authentiquement créatrice.

Flamand touche donc de son côté un point capital de la philosophie de l'action. Il l'étudie à partir de la thèse latine complémentaire *De vinculo substantiali et de substantia composita apud Leibnitium* (1893) dont une édition française retravaillée parut en 1930.

Le *vinculum* est pour Leibniz l'existence de la monade, c.-à-d. l'unité du singulier en tant qu'elle dépend de la divinité. C'est à propos du problème cartésien du corps compris comme étendue qu'il a été amené, dans sa correspondance avec le jésuite Des Bosses, à reposer la question du rapport entre corps et forme substantielle. La foi et la théologie catholiques de la présence réelle dans l'Eucharistie lui ont paru ouvrir une solution. Mais Blondel a bien repéré, sans mettre en doute la loyauté du philosophe, que son rationalisme l'empêchait de saisir la portée de son hypothèse. Le sacrement, en servant de modèle à une théorie de l'unité substantielle, cesse de nous situer *in singularitate caritatis* et, pourrait-on ajouter, dans la singularité de l'acte d'être.

On peut comprendre ainsi pourquoi Blondel choisira d'analyser l'existence humaine à partir de et dans l'action. Il tenait là, non plus seulement l'élément qui assure la cohésion de la substance et sa composition dans le meilleur des mondes possibles, mais bien l'homme en train de se faire et ne le pouvant qu'en réponse à un appel nécessaire mais impraticable de la Transcendance. Ainsi devenait possible une philosophie qui, sans souci d'apologétique, montrerait qu'en vertu même de sa nature médiatrice, l'action doit accepter que puisse se poser l'invitation du Médiateur divin Jésus-Christ. Sortant donc résolument, de même que Newman, de la problématique étriquée d'une harmonie entre raison raisonnée et foi, Blondel pouvait s'engager dans une réflexion sur l'être de l'homme capable de voir advenir l'Incarnation du Verbe dans l'histoire ontogénique de la liberté personnelle. Tant le manque de clarté de son expression lors des polémiques dont foisonnait son époque, que la relative confusion sinon l'absence de la méthodologie chez les théologiens d'alors empêtrés dans la crise moderniste, rendirent le travail de Blondel difficile à reconnaître pour ce qu'il était, c.-à-d. pour une authentique philosophie accomplie par un authentique chrétien. Des tentatives analogues devaient un peu plus tard rencontrer encore les mêmes incompréhensions ; que l'on songe par exemple

à l'œuvre de J. Maréchal. Mais la maturation de la théologie et des « transformations », comme eût dit Bréhier, de la philosophie devaient amener à mesurer la fécondité de tels efforts et à les prolonger.

Ceci est assez net ; et c'est, croyons-nous, ce qu'aperçoit Flamand, ce dont il s'efforce aussi de faire voir le détail en déployant la richesse de ce qu'il appelle « l'idée » de médiation dans sa relation avec la foi dans le Christ médiateur. Nous n'oserions pourtant assurer que nous rendons bien l'essentiel de sa pensée. Cela tient aux nombreux détours qu'il prend et à la faiblesse, il faut bien l'avouer, de tout ce qui, dans son livre, n'est pas citation. Les passages qui sont de lui, heureusement, ne font guère nombre. Le manque de fond est spécialement apparent dans les pages consacrées à Descartes et Blondel (237-245) comme dans les suivantes (245-268) où il est question de Husserl et Blondel. Dans l'un et l'autre cas, il y a « *ignoratio elenchi* », ni plus ni moins. De même pour ce qui est de la *Vermittlung* (sic, hélas, p. 145) chez Hegel et, il fallait s'y attendre, pour l'appréciation du terme « transsubstantiation » (p. 90). Peut-être l'exemple suivant suffira-t-il à mettre en lumière le décalage partout sensible entre Blondel et son historien : commentant cette belle formule de l'Action « *La lettre, c'est l'esprit en action* », Flamand écrit p. 433 : « Le voile de l'incarnation s'étend à tous les actes religieux : derrière leur littéralité se cache leur spiritualité. Dieu donne sa grâce à l'occasion d'un signe matériel... ». On ne peut mieux trahir et ramener à un dualisme scolaire l'unité de la médiation dont on parle !

En un mot, le livre de M. Flamand vaut par l'abondance des inédits qu'il rassemble autour d'un thème capital et par la littérature avec laquelle il met en contact. Encore que, pour ce dernier point, il y ait du meilleur et du pire. L'ouvrage doit donc figurer dans toute bibliothèque blondélienne. Mais son sujet est à reprendre. Selon, si possible, une méthode aussi prudente que celle du P. Van Parys !

H. DECLÈVE